

— 1 —

Eugène MATHIS
Lauréat de la Société¹ Erckmann-Chatrian
Lauréat de l'Académie française

LA FORÊT[^]

vosgienne

RECUEIL DE POÉSIES

(*Œuvre posthume*, tirage à 200 exemplaires, dont 12 sur Lafuma)

1934
R. MATHIS, LYCÉE DE MOULINS
ÉDITEUR

IMPRIMERIE CRÉPIN-LEBLOND
MOULINS

— 3 —

Eugène MATHIS
Lauréat de la Société¹ Erckmann-Chatrian
Lauréat de l'Académie française

LA FORÊT

vosgienne

RECUEIL DE POÉSIES

(*Œuvre posthume*, tirage total 200 exemplaires)

1934

R. MATHIS, LYCÉE DE MOULINS
ÉDITEUR

AUX LECTEURS

Mon père nous a quittés avant d'avoir publié toutes ses œuvres. Un pieux devoir filial me pousse à présenter à ses lecteurs habituels tous ses travaux inédits. Il s'agit aujourd'hui d'un recueil de poésies sur « La Forêt vosgienne » et sur les mœurs et coutumes de ceux qui habitent à proximité. Quel sujet plus apte à inspirer la Muse que notre forêt ? Sur les monts arrondis aux assises anciennes et dans les vallées profondes, la sylve vosgienne étend à l'infini son manteau noir. Les nuées en passant accrochent leur robe diaphane aux cônes gigantesques des sapins centenaires et sèment leurs effilochures dans les abîmes ténébreux d'où monte le roulement monotone des eaux sauvages. Dans les sous-bois profonds s'ouvrent à chaque pas des bouches d'ombre où grouille une vie mystérieuse...

Certaines des poésies de ce recueil ont déjà été publiées dans des revues. Le sonnet Pays vosgien lui a mérité en 1907 un premier prix de poésie au concours Les Poètes de Clochers, organisé par les Annales politiques et littéraires. La revue Le Pays lorrain, dont mon père était l'un des plus anciens collaborateurs, a publié Le Patois en 1911, Le Couarail en 1920, Le Sapin (L'Exilé) en 1932. D'autre part, le Bulletin de la Société philomatique vosgienne a publié en 1939 également Le Patois, Le Hêtre et Les Bures (ces trois poésies sont en patois et en français).

Les autres poésies sont, à ma connaissance, inédites. Mon père nourrissait le projet de présenter chacune de celles-ci à la fois en vers patois et en vers français. Hélas ! le savoir me manque pour satisfaire à la première partie de son désir car, déraciné dès ma jeunesse, je n'ai eu l'heur d'entendre parler son cher patois des Vosges, dans lequel il excellait, qu'un mois l'an lorsque les vacances me permettaient de venir me reposer au contact de sa saine philosophie et de sa grande bonté. De ce fait, j'ai dû me contenter de publier seulement dans les deux langues les trois poésies déjà éditées en patois, il m'a été impossible de retrouver toutes les autres dans ses papiers. Quant aux vers français que j'ai recueillis épars dans ses

archives, et, par suite, difficiles à rassembler, ils montreront une fois de plus à ceux qui ont connu mon père combien étaient profond son amour de la nature, grand son attachement à nos chères montagnes et ancré son désir de tirer de chaque spectacle de cette nature une leçon de philosophie pratique ou de moralité généreuse.

Enfin, comme on ne retouche pas l'œuvre d'un cher disparu et que, du reste, la compétence me fait défaut, tout en m'inclinant devant son modeste et solide talent, je demande à ceux qui le liront de penser que la mort n'a pas permis aux œuvres inédites qui suivent de recevoir de leur auteur les derniers apprêts qui précèdent l'édition.

René MATHIS.

LA FORÊT VOSGIENNE

Moins que d'autres pays es-tu digne d'éloges,
Toi dont on n'exalta jamais l'âpre beauté,
Forêt mystérieuse et profonde des Vosges,
Asile de la liberté ?

Ton manteau ténébreux, ton amplitude immense,
Tes cascades, tes lacs et ton rude climat,
Pour s'exercer au tendre et doux parler de France,
Offrent sans doute un thème ingrat.

Le rustique patois dont tes fils font usage
Seul semble fait pour rendre en ses rudes accents,
Tes agrestes aspects, ta puissance sauvage,
La voix rugueuse des torrents.

Mais de ta solitude, imitant le silence,
Tes robustes enfants préfèrent les attraites
Des pénibles labeurs à ceux de l'éloquence
Et ne livrent point leurs secrets.

Si parfois en français où je ne suis point maître
Je traduis le patois de mes vers indigents,
C'est pour tirer d'oubli, pour faire au loin connaître
Ta vie et tes tableaux changeants.

Je sais combien telle œuvre est vaste et téméraire,
Mais pour m'encourager j'ai ta vieille leçon,
Forêt aux fûts puissants, dont l'effort séculaire
Porte si haut ta frondaison.

25 janvier 1927.

AUX VOSGES]

Forêt profonde,
Plaine féconde,
Ce sol vosgien,
Foyer ancien
De notre race,
Toujours meurtri,
Toujours vivace,
C'est mon pays !

Aux merveilles que crée un peuple industriel,
Ô Vosges ! pour charmer les yeux et la pensée,
Vous joignez vos forêts au flanc des monts pressés,
Vos rupts bruyants, vos lacs, un passé ténébreux.

Ces ballons étagés dont la mouvante houle
Paraît à l'infini déployer ses flots verts,
Sont l'ample réservoir dont l'onde vers deux mers
Par tous les horizons prend sa course et s'écoule.

N'est-ce point à ma terre, à l'attrait si puissant,
Lorraine, que tu dois ton prestige et ta grâce ?
Au livre d'un passé portant ta rude trace
Les exploits de ses fils sont écrits dans le sang.

23 mai 1930.

PAYS VOSGIEN

C'est un de ces lambeaux de la terre française
Où s'imprima sanglant le croc de l'ennemi,
Champ qui s'étend des bords sacrés de Domremy
Et des bois roux d'Argonne aux bois sombres de Fraize.

Ce sont ces hameaux tels des nids dans la falaise,
Aux étages des monts suspendus à demi,
Où naquit le torrent qui roula vers Valmy
Les preux de Sambre-et-Meuse et de quatre-vingt-treize.

C'est le berceau fécond de ce peuple indompté
Dont les fils, par le livre et par la liberté,
Depuis nos jours de deuil, ont refait la patrie.

C'est le seuil où la France en des rumeurs d'airain,
Se tient, face au danger, implacable et meurtrie,
La main sur son épée et les yeux vers le Rhin.

(Concours des Poètes de Clocher — 1^{er} prix, 1907.)

AU SAPIN DES VOSGES

Ô fier sapin, vivant emblème
De l'âpre nature où tu vis,
Par tant de liens comme moi-même
Tenant au sol de ce pays,
Pour cette parenté, je t'aime,
Doux ombrage de mon logis.

Planté dans le rocher aride,
Ton fût qui s'élance d'un trait,
Droit comme un i, sans une ride,
Vers le ciel froid de nos sommets,
Porte dans l'immensité vide
La chanson large des forêts.

Et ta troupe que tient unie
Une invincible volonté,
Monte semant ses colonies
Sur l'horizon illimité,
Puis s'étend en nappe infinie,
Parant des monts la majesté.

De ma terre, l'âme féconde
Palpite en tes panaches ronds,
Et son œuvre que tu secondes,
Au gré de toutes les saisons,
Imprime sa marque profonde
Dans l'aspect de tes frondaisons.

Au printemps le bleu de ta cime
Se mêle avec celui des cieux ;
Mais l'été vient ; elle s'imprime
Du vert des lacs silencieux ;
L'automne elle emprunte aux abîmes
Leur aspect morne et ténébreux.

Quand l'hiver fait ployer tes branches,
Couvrant le hallier d'un plafond,
Sur l'horizon où rien ne tranche,
Ton vaste manteau se confond
Avec celui des crêtes blanches
Dormant de leur sommeil profond.

Portant les trois couleurs de France
Fièrement au haut de ton mât,
Tu flottes sur la mer immense ;
En toi, quand l'orage s'abat,
Le nautonier a confiance :
Tu fléchis mais ne te romps pas.

Dans notre peuple se reflète
Ta vertu, courageux sapin
Qui vas battu de la tempête
Et sous chaque coup du destin,
Courbes, puis relèves la tête,
Prêt à reprendre ton chemin.

Tu participes à toute heure
À notre vie et à nos deuils ;
Nous te devons notre demeure,
La flamme qui réjouit l'œil
Et, vienne le jour où l'on pleure,
Les ais résineux du cercueil.

L'ANCIEN

Du noir manteau tendu sur les monts sourcilleux
Par la forêt profonde, un fier sapin s'élançe
Qui, brisant des sommets l'uniforme ordonnance,
Porte haut dans le ciel son front prodigieux.

Sur son tronc centenaire et le long de ses branches,
Des lichens, chaque hiver renforcés, à l'instar
D'une barbe chenue au menton d'un vieillard,
La flottante toison suspend ses mèches blanches.

Les agents forestiers chargés de l'immoler,
Admirant sa beauté, sa vigueur et sa taille,
Tout prêts à le marquer de la fatale entaille
Qui le désigne au fer, vingt fois ont reculé.

Par la hache vingt fois la futaie éclaircie
S'était renouvelée, et l'ancien, fièrement
Barrant de son ampleur un coin de firmament,
Resté seul, dominait la sylve rajeunie.

La loi du Christ ayant modifié la forme
Des croyances, le fond n'en est point affecté :
À la place qu'eût prise une divinité,
Une Vierge se niche au creux du tronc énorme.

Il est pareil à ceux où les vieux charpentiers
Creusaient patiemment ces bassins de fontaine
Que toute l'eau drainée en la combe prochaine, A peine,
dans un jour, emplissait tout entiers.

Le bûcheron qui garde à l'arbre le respect
De l'ancêtre vivant dans la forêt ancienne,
Dont la vie âpre et sombre est semblable à la sienne,
Sentait son âme fruste émue à son aspect.

Aussi quand des marchands le cupide manège,
Supputant le profit qu'ils en pourraient tirer,
Eut décidé le fisc à le sacrifier,
Il refusa son bras à l'œuvre sacrilège.

Vainement la menace avec l'appât du gain
Voudront fléchir un tel entêtement d'apôtre,
Vainement on pourra s'adresser à un autre,
Nul sur l'arbre sacré ne portera la main.

C'est pourquoi sur le dais onduleux des feuillages
D'où s'élançait son fût d'un vigoureux effort,
L'ancêtre reste seul, oublié par la mort,
Debout comme un témoin vivant des anciens âges.

14 janvier 1929.

UN SOLITAIRE

Au faite du roc, puissante ossature
Qui saillit au flanc du mont boisé,
Suivant quel hasard ou quelle gageure,
Ce sapin a-t-il autrefois poussé ?

Et par quel miracle en la pierre aride,
A-t-il pu trouver la sève qui fait
Se dresser vaillant dans le ciel torride
Au-dessus des monts, ce roi des forêts ?

Du temps et du ciel subissant l'injure,
Tout l'hiver il tient tête aux vents du nord ;
L'été, l'ouragan brise sa ramure,
Ébranle son tronc, et la foudre y mord.

Pendant qu'à son pied dans la sylve drue,
Les pins à l'orage offrent un seul front,
Triste et solitaire il lutte en la nue ;
Sa plainte se perd dans le ciel profond.

Pendant que lui vient de la forêt dense
La rumeur que fait le cœur éternel
De frères unis dans la même espérance,
Son exil lui semble encore plus cruel.

Si l'âme de l'arbre est semblable aux nôtres,
Quel concert jaloux s'élève souvent
Vers celui placé si haut sur les autres,
Mais dont nul ne sait le secret tourment.

Quand il tombera sous sa rude tâche,
Persistant au roc même à s'agripper,
À son tronc meurtri, pour porter la hache,
Aucun bûcheron n'osera grimper.

Et le voyageur, sur la roche noire,
Voyant suspendu ce débris puissant,
Devra faire effort encore pour croire
Qu'ait pu dans tel lieu vivre tel géant.

27 décembre 1927.

LES ECLAIREURS

Comme un corps de guerriers se rue en rangs pressés,
Des pins, au flanc des monts, grimpe la verte houle ;
Mais les autans se sont à leur tour élancés
Pour défendre l'accès des chaumes à leur foule,
Comme un corps de guerriers se rue en rangs pressés.

Voici les éclaireurs épars dans la tempête,
Les pins que la forêt a jetés en avant ;
Enfants déshérités chargés de tenir tête
Aux assauts répétés de l'hiver et du vent,
Voici les éclaireurs épars dans la tempête.

Ils sont comme échoués entre deux océans :
Le bois ample et profond, les chaumes glaciales ;
Recevant sur leurs bras noueux les fouets cinglants
Avec lesquels le Nord fustige ses cavales,
Ils sont comme échoués entre deux océans.

La gelée à leur front met ses froides morsures ;
Le printemps n'a pour eux que de tardifs éveils ;
Pendant que la forêt dans ses vertes frisures
Sent comme une onde fuir l'or vivant du soleil,
La gelée à leur front met ses froides morsures.

Leurs troncs roux sont couchés tels des lutteurs blessés,
Leurs racines du roc élargissent les failles
Et semblent sur le sol des serpents enlacés ;
La résine, en pleurs blonds, coule de leurs entrailles ;
Leurs troncs roux sont couchés tels des lutteurs blessés.

Le désert a fait place à la forêt profonde ;
Derrière le rempart des sapins douloureux,
La vie étend le champ de son œuvre féconde ;
Sur les monts, les climats se font moins rigoureux,
Le désert a fait place à la forêt profonde.

Notre race est pareille au bois envahissant
Qui monte vers le ciel le front dans la tourmente,
Et notre voie est trop souvent teinte du sang
De ceux qui devant nous sont tombés sur la pente ;
Notre race est pareille au bois envahissant.

Ce sont ses éclaireurs, martyrs des causes saintes,
Qui défendent le droit, cherchent la vérité :
Tous ceux-là dont l'exemple et les nobles empreintes,
Dans son chemin montant guident l'humanité,
Ce sont ses éclaireurs, martyrs des causes saintes.

C'est l'aède empruntant ses ailes d'or au verbe
Pour donner à l'idée un essor radieux ;
C'est le savant modeste augmentant de sa gerbe, La
moisson faite au cours des siècles studieux ;
C'est l'aède empruntant ses ailes d'or au verbe.

Ce sont les ouvriers, ce sont les laboureurs
Alimentant la vie et la pensée humaines ;
Et c'est l'humble soldat veillant sur nos bonheurs
Jusqu'à l'heure où l'amour aura chassé les haines ;
Ce sont les ouvriers, ce sont les laboureurs.

10 août 1901.

RESCAPÉ

La guerre a passé labourant les « chaumes »,
Hachant la forêt, et, dans les ravins,
Mêlant aux débris saignants des sapins
Les membres sanglants et broyés des hommes.

Puis les ouragans sous leurs rudes chocs,
De la guerre impie ont achevé l'œuvre ;
Les troncs arrachés sont comme des pieuvres
En leurs bras levés soulevant des rocs.

Seul, sur la montagne en entier rasée,
Un arbre resté debout par hasard,
Sur le ciel profond présente au regard
Son fût vigoureux, sa cime brisée.

Ses rameaux rompus semblent maintenant
Des moignons hideux saillant sur un torse ;
Après la mitraille, en sa rude écorce,
La foudre a tracé son trait fulgurant.

Et c'est pourquoi quand sa rugueuse échine
Plie au vent du nord, sa rumeur là-haut,
Ainsi qu'un défi qui meurt en sanglot,
S'élève d'abord pour fuir en sourdine.

La sève pourtant de ce champ maudit,
Comme hier afflue et coule en sa fibre ;
Aussi l'arbre dresse en l'espace libre
Depuis le printemps, un front reverdi.

Puis des lois du temps ayant prescience,
Ce vivant levé sur le peuple mort
Voit la vie au bois reprenant essor,
Et jette à la nue un chant d'espérance.

Aussi sur les monts le sapin debout,
Fièrement, ce soir, vers le ciel s'élance.
Et ce rescapé nous paraît immense,
Planté dans le jour quand l'ombre est partout.

18 janvier 1927.

L'OURAGAN

Sur l'ample vastité des vallons et des cimes,
Comme un dragon surgi d'on ne sait quels abîmes,
Roulant avec fracas ses anneaux monstrueux,
L'ouragan déchaîné bondit tumultueux.
De l'océan des pins qu'il fouette de sa queue,
Une houle violente enfle la nappe bleue.
Ainsi qu'un peuple uni dont on trouble la paix,
Les arbres menacés serrent leurs rangs épais ;
La forêt obstinée en son âpre défense,
Se lamente et se plaint comme un être qui pense ;
Tour à tour, chancelant sous le poids du fardeau,
Elle s'incline entière et relève le dos.
Mais le fracas d'un pin fait tressaillir la masse ;
La brèche est ouverte en la mouvante cuirasse,
Où le dragon vainqueur s'introduit en hurlant.
Lors la vieille forêt voit ses fils défaillant
L'un sur l'autre s'abattre en déchirant sa robe.
À son obscur destin plus rien ne la dérobe ;
Comme un lutteur vaincu s'abandonne à son sort,
Elle s'offre geignante à l'inferral effort.
Mais, quand, enfin lassé, l'ouragan prend haleine,
La forêt en débris jonche la verte arène.
Il a suffi d'un seul fléchissant sous l'assaut,
Et, des forces de tous, s'est rompu le faisceau.

Quand en nous sur un point la passion a prise,
Son souffle, alors pareil à l'orage qui brise
Les grands pins dans la sylve ainsi que des fétus,
L'une après l'autre, en l'âme, ébranle les vertus.

14 janvier 1927.

L'EXILÉ

Pour te planter aux bords où m'exilait la loi,
Je t'emportai jadis de ma forêt lointaine,
Voulant garder un peu de cette ombre qui traîne
Sur le vallon natal où le sapin est roi.

Nous souffrîmes tous deux, mais plus heureux que moi,
Enfin tu pris racine en l'humus de la plaine,
Et dans l'enclos conquis, ta cime souveraine,
Sous le ciel étranger, a des reflets d'orfroi.

Après avoir, trente ans, traîné ma nostalgie,
Je regagne vieilli notre agreste patrie,
Et, pour te dire adieu, je retarde mes pas.

C'est qu'un double remords trouble mon allégresse,
Regret de ne pouvoir te remporter là-bas,
Regret d'avoir ici gaspillé ma jeunesse.

3 janvier 1922.

LE HÊTRE

Montant des forêts de la plaine
Vers les monts dont le sapin noir
A fait son unique domaine,
Un jour le corbeau laissa choir,
De son bec brun, la blonde faîne.

La graine au printemps s'animait :
De la profonde sapinière,
Hôte perfide, ainsi germait
Dans l'alluvion millénaire,
Ce roi futur de nos sommets.

Il grandit ; son feuillage sombre
Autour de lui couvre le sol ;
Puis ses rejetons sous leur nombre
Écrasent le vert parasol
Des beaux sapins mourant dans l'ombre.

Puis, accentuant leur victoire,
Les hêtres s'agrippent au flanc
De la « chaume », âpre territoire,
Que n'a jamais dans son élan,
Atteint, des pins, la houle noire.

Aussi, quand par les vents d'hiver
L'ample hêtraie est éclaircie,
De nos monts autrefois tout verts,
Il semble que la calvitie
Envahit le front découvert.

LO BOHHO

*In jo, montant dis bas dè piaine
Dwa līs revīs do pays haut
Où līs sepnés ot lū domaine,
Enne conâie è, do bohho,
Lehhi cherre lè brune graine.*

*Lo fûta sewauī énimait
Dos lè sepnère lè fèine.
Et, hhoúgniâ, dina jeurmait
Et zos tire peurnit récîne
Lo nové rvé-là dis semets.*

*Il devînt grand ; sè fouie encombre,
Cwèche lo leu, boûne lo ta ;
Pis sis rejets zos lū nombre,
Que chèque jo crât et se stad,
Stofiat lès seps morant das l'ombre.*

*Pus ils n'ot, pus ils n'è vlot pare :
Līs bohhtès s'égrippat au fianc
Dè haute chaume is champs avars
Que n'è co jmâ das s'n élan,
Pévu gainī lè houle nare.*

*Mais quand līs hevīs sot révants,
Et que sot cheutes līs fouïattes,
Su notis monts, wahhs ennsequan,
Il senne éneu qu'enne résatte
Vînt de pesser su lū frot blanc.*

Ainsi la vague envahissante,
Battue et refoulée en vain,
Lente, tenace, insinuante,
Aura dans l'avenir prochain
Raison de la forêt puissante.

Les sapins sveltes disparus,
C'est une époque qui s'achève ;
À leur tour les hêtres ventrus,
Race neuve et riche de sève,
Prendront la place des vaincus.

Comprenez-vous ma parabole,
Vosgiens, fils du vieux temps ?
Je vous le dis sans hyperbole :
Dans l'avenir inquiétant,
De nos destins elle est symbole.

Car nous courons aussi danger,
Comme le pin dans la montagne,
De voir le flux de l'étranger,
Qui de proche en proche nous gagne,
Dans nos hameaux nous submerger.

Astucieux et plein d'audace,
Avec des appétits de loup,
Des quatre coins de l'espace,
Il accourt et s'assied chez nous
Toujours à la meilleure place.

Et dîna lè vague écabranle.
Reboussie et montant tojo,
Ainsi qu'enne ôve sûniente,
Das in jo preuche érait raho
Do sep è lè bêle pohhanle.

Mouîts lis seps fiavants, évo zas
C'a lè vée époque èseuvie ;
E lû pièce, bohhos pansas,
Rèce nuve et rèche de vie,
Vol se spande das tos lis sas.

Compeurnis-vos mè parabole,
Vosgiens, éfanls do vî ta ?
Sna pare deto de parôle,
Je vos lo dis bîn nattemat,
De note sort c'a lo sîmbole.

Je ne serans nos e wadèr ;
Das lis villes et lis vilèjes
Lo flux étrinje monte édè,
Et nesquè das notis mainèjes
Menèce de nos inondèr.

Répi d'astuce et de hadiesse,
Lis dais grands et neuri de hhès,
Evo lo fîhh d'in chîn de chesse,
Lo fû de leu chí nos s'éhhè
Tocou das lè pus balle pièce.

Usine, boutique, bureau,
Plus rien n'échappe à cette plaie ;
Il prend la terre et capte l'eau,
Et, tel le hêtre en la futaie,
Fait chaque jour un pas nouveau.

Lentement changent nos coutumes ;
Nos mœurs se perdent sans espoir ;
Physionomie et vieux costumes,
La langue et les noms du terroir,
Tout disparaît sous cette écume.

Pour voir nos sommets verdoyer
Sous leur parure séculaire,
Et ne point nous laisser noyer,
Gardons de l'emprise étrangère
Les monts, la race et le foyer.

16 janvier 1927.

Fabrique, botique, bureau,
Tout a gueurnè pa svelte piaie ;
Il rémesse, étahhe è mouïau,
Et, tèt bohho das lè futaie,
S'élève chèque jo pus haut.

Comme c'a lan d'été lè crème,
Lis moeurs dis notes se runat ;
Lè veusture, lo révi même,
Lo longuèje et lis ancins nas,
Tout s'ébime zos svelte squemme.

Po rewèr tojo notis hauts
Lure das lû wahhe pêrure,
Po wadèr lè kia dè priho,
Sauvas de l'étrinje étémure
Lis monts, lè rèce et lè mauho.

XÉFOSSE

Venez, pauvres mortels, qui cherchez loin du bruit,
Pour goûter le repos, un heureux coin de terre
Qu'un guide officiel n'ait pas encore décrit,
Je sais une oasis cachée et solitaire,
Telle que l'Oberland et l'Alpe n'en ont plus,
Où, de trouver l'Anglais, vous n'aurez pas la crainte,
Un asile ombragé que dans leur labyrinthe
Font les monts chevelus.

Voici Xéfosse avec son gouffre de verdure,
Les sentes surplombant l'abîme ténébreux,
Les agiles ruisseaux, ces voix de la nature,
Qui susurrent au fond du val mystérieux ;
Du faite ensoleillé notre regard se penche
Et contemple ébloui la masse des sapins
Qui semblent, des monts bleus, dans la nuit des ravins
Descendre en avalanche.

Où, mieux qu'ici, peut-on sentir la vanité
Des efforts de ce monde inconscient qui rampe
Là-bas dans la vallée ? En la sérénité
Du ciel plus rapproché, notre esprit se retrempe ;
Le sang gonfle nos cœurs de ses flux plus pressés ;
Le vent des sommets purs nous insuffle la vie,
Et nous restons ainsi devant l'œuvre infinie
Muets et sans penser.

Ô vallon de Xéfosse ! aux jours de ma jeunesse,
Quand j'avais le front lourd de rêve et de souci,
Je suis venu souvent chercher à ma détresse,
En tes retraits profonds, quelques heures d'oubli ;
Je sentais, solitaire en ta vaste futaie,
Mes modestes espoirs reprendre leur essor,
Et puis je repartais plus léger et plus fort
Sur ma dure montée.

15 novembre 1903.

PAYSAGE D'HIVER

L'hiver sur la forêt tend son manteau d'hermine ;
Sous ses milliers d'arceaux, la voûte des sapins,
Comme la galerie obscure d'une mine,
S'enfonce aux profondeurs confuses des ravins.

Les oiseaux sont partis, et, dans leur lit de glace,
Les ruisseaux sont muets ; sous les berceaux que font
Les houx sur les sentiers, aucun souffle ne passe ;
Le bois silencieux dort d'un sommeil profond.

De l'arbre, dans la nuit, plonge la haute cime ;
Le brouillard et le froid, la ténèbre et la peur
De spectres menaçants remplissent cet abîme,
Et ce mystère étrange étreint mon pauvre cœur.

Ma pensée aux pays fabuleux se reporte ;
Devant ces lieux perdant leurs aspects familiers,
Je crois apercevoir dans une cité morte,
Quelque temple oublié entre ses hauts piliers.

Dans la troupe anonyme étendant sans limite
Sa masse sur les monts, le front lourd et courbé,
Noir sous ses festons blancs, le grand sapin médite
Comme un penseur profond en son rêve absorbé.

Voit-il déjà son chef allumé comme un cierge,
Quand la sève en sa fibre apportant son levain,
Ainsi qu'un sourd désir aux lèvres d'une vierge,
L'avril met aux rameaux des touches de carmin ?

Demeure-t-il encore en sa pensée obscure
Souvenir des splendeurs dont les étés finis,
Comme pour un hymen, ont paré la nature,
Pendant qu'un souffle chaud fait chanter les nids ?

Rêve-t-il d'ouragan courbant sa longue échine,
Faisant autour de lui rouler avec fracas
Les géants des forêts, qu'il brise et déracine,
Sur le sol ébranlé que labourent leurs bras ?

Que savons-nous ? souvent impuissants à comprendre
Ce que la vie en nous a caché de secrets,
Comment avec nos sens, pauvres humains, surprendre
Cette âme qui, dans l'ombre, anime la forêt ?

23 décembre 1926.

FLEUR DES BOIS

Se riant du froid qui l'endolorit,
Confiante encore en sa destinée,
Une pâle fleur par hasard est née
Dans le sous-bois sombre où rien ne fleurit.

En vain dans l'azur le soleil sourit ;
La haute cime est seule illuminée ;
Du jour bienfaisant la fleur dédaignée
Sur le sol glacé tombe et se flétrit.

J'avais en mon cœur une humble fleurette ;
Quel qu'il fût : amour, amitié discrète,
Un chaud rayon l'eût fait s'épanouir.

Cette aide je l'ai vainement cherchée ;
L'espoir a fini par s'évanouir ;
La fleur a languï puis s'est desséchée.

12 décembre 1923.

LA CASCADE

Viens enfant dont le front est pesant de chimère,
Qui marches dans le jour courbé sous ton fardeau,
Dont la peine en la paix de la nuit s'exaspère,
Ecouter dans le soir le bruit calme des eaux.

Le ciel éteint ses feux sous le voile des brumes,
La nuit, de la vallée, a noyé le décor,
Et, sur le coteau noir, nul éclair ne s'allume
Indiquant que dans l'ombre un foyer veille encor.

Entends-tu, maintenant qu'en la vaste étendue
De la forêt les vents expirent épuisés,
Cette ample rumeur qui dans le jour s'atténue
Et qui monte du gouffre où les pins sont pressés ?

Les larmes de la nue et les pleurs de l'aurore
Aux veinules des monts aux multiples réseaux
Pénètrent, et, sans fin, en secret s'élabore
Le poème splendide et ténébreux des eaux.

La montagne sans cesse en ses lourdes entrailles,
Sent, pour venir au jour, ramper le flux vivant,
L'onde en murmure heureux sourd de toutes les failles
Et, du sommet des monts, dévale en s'activant.

La cascade, là-haut, étend sa chevelure
Autour des rocs puissants enroulés dans ses rets ;
Son roulement profond fait frémir la ramure
Et retentir au loin le sol de la forêt.

Du cirque ténébreux ouvert sous la pinède,
Un flot jaillit, accourt, se précipite et fuit,
Et, semblant le poursuivre, un autre lui succède,
Un autre, un autre encor que l'abîme engloutit.

Le flot tumultueux sans fin tombe et s'écrase,
Et la raison me dit que, sans fin, sans repos,
Il en fut ainsi dès qu'assurés sur leur base,
Les monts au front neigeux sortirent du chaos.

Sans cesse, en l'infini des temps renouvelée,
Demain comme aujourd'hui, toujours comme demain.
D'un mouvement égal, la vague échevelée,
Dans son sillon rugueux, poursuivra son chemin.

Et notre esprit, devant cette mouvante houle
Qui sourd, bout et se rue au lointain océan,
Se surprend à rêver à cette humaine foule
Qui naît, se meut, se presse et retourne au néant.

Sans que jamais le temps vienne en briser la chaîne,
Comme un flot chasse un autre aux replis du thalweg,
Les générations se suivent sur la scène ;
Chaque heure en voit naître une et disparaît avec.

Le mortel entraîné par le courant qui passe,
Cherchera vainement à quoi se raccrocher,
Il ne laissera pas sur la terre de trace
Plus que la goutte d'eau glissant sur le rocher.

Tel est sage, mon fils, dont la philosophie
Se soumet sans révolte à la loi du destin,
Et qui ne charge point de soucis une vie
Prise comme un fétu dans le torrent humain.

2 janvier 1929.

LA SCHLITTE

Le bûcheron grim pant d'un effort mesuré
Le long des raidillons, où s'agrippe la sente,
Son fardeau vacillant sur le dos assuré,
Remonte la schlitte pesante.

Celle-ci semblant prendre à tâche d'aggraver
La force qui retient dans la vallée obscure
Ce qui vers les sommets tente de s'élever,
Aux épaules se fait plus dure.

Au haut de la montagne où l'homme arrive enfin,
Des troncs qui gisent dans la forêt saccagée
Ou de quartiers saignants de hêtre et de sapin
La schlitte est lourdement chargée.

Le bûcheron saisit les brancards recourbés,
S'attelle d'une hart au véhicule étrange,
L'amène, le pas lourd et le torse bombé,
Au haut du chemin de vidange.

Puis son dos vigoureux s'arc boutant au fardeau,
Assurant son talon aux barres de la sente,
Pour opposer sa force à l'élan du traîneau
Commence la rude descente.

La schlitte de nouveau, comme un être pervers,
Avecque l'énergie opiniâtre des brutes,
Cherche à précipiter l'homme aux gouffres ouverts
Dans le flanc des pentes abruptes.

Un funeste caillou par le soulier heurté,
Se détache en roulant ; le pied manque la ranche ;
L'instrument aussitôt, par son poids emporté,
Se précipite en avalanche.

En vain du bûcheron l'effort désespéré
Essaïra d'arrêter le glissement rapide,
En vain par ses talons le sol est labouré,
Le chargement échappe au guide.

D'un élan débridé, fonçant avec fracas,
Emportée à travers la forêt qu'elle abîme,
Avec le malheureux que guette le trépas,
La schlitte se rue à l'abîme.

Le schlitteur d'un bond tente encor de s'échapper ;
Le féroce instrument ne lâche pas sa proie ;
Comme un fêtu vivant il vient de la happer ;
Il l'étend, la roule et la brise.

Dans l'éboulis des rocs, l'éclatement des pins,
La schlitte à l'abandon, comme un bolide passe ;
Un bruit sinistre roule au profond des ravins
Où tout le chargement s'écrase.

Sur la pente là-haut, une croix au passant
Redira que la sylve obscure et meurtrière
A son martyrologe et ses drames de sang :
Qui part au bois, part pour la guerre.

17 juin 1929.

LE HAGIS

C'est un bouquet de pins couvrant quelques arpents,
Tache verte accrochée au replis des vallées,
Où l'on retrouve encor sous les lierres rampants,
Les sillons desséchés où se sont déroulées
Les eaux sauvages des torrents.

J'ai couru les pieds nus dans ses maigres gazons ;
Quand le beau temps avait rafraîchi sa verdure,
Pour y muser, j'avais des nids dans ses buissons ;
C'est l'école charmante où, de mère Nature,
J'ai pris les premières leçons.

C'était mon doux refuge et mon observatoire
Où je venais m'asseoir dans le jour expirant,
Pour voir le soleil las se coucher dans la gloire
Ou l'azur s'étioler, pareil à l'ignorant
Qui cherche à lire dans un grimoire.

Ma fantaisie en fit un séjour merveilleux
Qu'au gré de mes désirs transformait une fée :
Suivant le jour étant palais miraculeux
Ou jardin d'Orient, ou bien fraîche nymphée
Avec un peuple fabuleux.

Quand je sentis d'amour ma jeunesse affamée,
J'eus la Muse à son tour pour compagne le soir ;
Lors j'y venais guetter au loin dans la ramée,
La fenêtre fleurie ainsi qu'un reposoir
Où s'accoudait la bien-aimée.

Ô pure adolescente ! as-tu jamais pensé
Avec quelle ferveur, du bosquet solitaire,
L'appel désespéré de l'amour insensé,
Que ta grâce inspirait à l'obscur prolétaire,
Un jour vers toi s'est élancé ?

Le hâgis ! mon histoire en ce mot peut tenir :
De ce lieu mon enfance avait fait son domaine ;
Ma jeunesse y conçut ses projets d'avenir ;
Après chaque disgrâce un instinct m'y ramène ;
Vieux, j'y vivrai de souvenir.

15 avril 1933.

LES GENÊTS

Ô genêts frangés d'or, orgueil de mon pays,
Rustiques, glorieux comme la race même,
Fils du terroir vosgien, ô genêts ! je vous aime
Pour mes jeunes printemps que vous avez fleuris.

L'indulgente nature étend de votre robe
Les longs plis sur les monts que perce le granit ;
Dans vos gîtes profonds les oiseaux font leur nid,
Le lièvre se blottit, le chevreuil se dérobe.

Combien de doux liens par le temps dénoués,
Hélas ! combien d'amis qu'a dispersés la vie,
Et dont la pensée en ma mémoire s'allie
À vos champs merveilleux où nous avons joué !

Pour en orner le soir les cheveux des bergères,
Les hardiers amoureux, attentifs au travail,
Laisant dans les sillons marauder le bétail,
Mêlaient la marguerite à vos grappes légères.

Ou bien, leurs grands yeux noirs illuminés, mes sœurs,
Avec vos rameaux blonds flambant comme des cierges.
Elevaient au « poêle » un autel à la Vierge,
Ou traçaient sur le seuil une ample croix de fleurs.

Ce jour qu'experte en faste a rajeuni l'Eglise,
Ce jour était venu révérend des aïeux,
Quand fêtant le soleil, ils couronnaient de feux
Les monts où les genêts triomphaient au solstice.

Dès l'aube nous montions pieds nus vers les landiers
Pour en rifler les fleurs et nos « charpagnes » pleines,
Nous descendions le soir vers la ville prochaine
Livrer pour quelques sous de l'or à pleins paniers.

La Fête-Dieu mettait en émoi la vallée,
Le culte, dans la rue étalait ses splendeurs,
Dans la profusion des chants et des couleurs ;
Du vieux clocher les voix prenaient leur envolée.

Et la foule montait, entourant l'ostensoir,
Le dais empanaché, l'orfroi blond des étoiles,
Par les chemins jonchés de l'or des genestrolles,
Entre les rangs de maïs, vers le haut reposoir.

Nous, enfants des hameaux, heureux d'être de fête,
Suivions comme enivrés et, sans savoir pourquoi,
Notre cœur se gonflait d'un singulier émoi,
Et le froid d'un frisson nous passait sur la tête.

Pour ce peuple encor près de ses hérédités,
C'était comme un rappel venu du fond des âges,
De ces temps où pour rendre à la nature hommage
Montait sur les sommets la pâle humanité.

14 octobre 1912.

LA MASURE

Est-ce un « burg » sur les monts se dressant solitaire,
Faisant un dur passé revivre à son aspect ?
Un antique manoir dont la ruine altièrè
Dans le granit ancrée, impose le respect ?

Non, ma Muse rustique à son rôle fidèle,
Au sort du pauvre monde emprunte ses sujets,
Et ne s'expose point, gravissant tels sommets,
De s'essouffler en vain et de briser son aile.

C'est un écroulement dans la combe caché.
Que la mousse et la ronce ont couvert de verdure,
Un nid jadis vivant par l'hiver arraché,
Une mélancolique et craintive mesure.

Un tâcheron armé de courage et de foi,
Crut du domaine humain reculer les barrières
Et faire œuvre éternelle en cimentant ces pierres ;
Et cet espoir tenait son cœur en doux émoi.

Entre ces murs croulants, l'amour a mis ses charmes,
Sur des berceaux s'est vu maint rêve édifié ;
On a peiné, souffert ; des aïeuls ont prié ;
Sur leurs cercueils fermés ont coulé bien des larmes.

Puis, dispersant le tout ainsi qu'une fumée,
Le temps, de la famille, a rompu le lien ;
Sur le logis désert la porte s'est fermée ;
La nature invaincue a reconquis son bien.

Des jours sans lendemain ont lui sur cette terre ;
Souvenirs de bonheur, de peine et de misère,
L'homme même, au néant tout retombe à la fois,
Et la maison pourrit obscure au fond des bois !

5 juillet 1922.

LA CAMIRGOLE

CHANT VOSGIEN

I

Fiers braconniers,
Mineurs, marcaires,
Noirs charbonniers
De nos clairières,
Et bûcherons,
Chantons nos Vosges
Et leurs éloges
Et répétons :

REFRAIN

La camirgole
Bruyante et folle,
Le chant joyeux
De nos aïeux ;
Qu'en vos liesses,
Verte jeunesse,
Résonne aussi
Leur tiouhihi !

II

Tiouhouhihi !
Cri de colère,
Gai hallali,
Refrain de guerre,
Que ces géants,
Sans langue encore,
Du val sonore,
Jetaient au vent.

III

Quand de l'hiver
Fuit la froidure,
Sur les revers
Flambe la bure ;
Et dans la nuit
La farandole
S'allonge et vole,
Le mont bruit.

IV

Viennent l'autan
Et les veillées,
Quel rude chant
Porte aux vallées
Le vent qui mord,
Quand l'ennemie,
L'âpre eau-de-vie,
Coule à plein bord ?

V

Tiouhouhihi !
La foule émue
Pousse ce cri
Quand on salue
Nos bataillons,
Dans l'air où chante
La bouche ardente
De leurs clairons.

VI

Tiouhouhihi !
Dans la tourmente,
C'est le défi
Du haut des pentes
Des monts lorrains
Que l'écho roule,
Vibrante houle,
Jusques au Rhin.

VII

Nous défendrons
Comme nos pères
Et nos ballons
Et nos chaumières
Jusqu'au trépas ;
Aux heures graves,
Le sang des braves
Ne faillit pas.

10 mai 1914.

LE LANGE¹

De la masse des monts, dont la lourde phalange,
De ses dos onduleux barre notre orient,
Plantant dans la vallée un éperon puissant,
Ainsi qu'un éclaireur se détache le Lange.

La tête porte au ciel un casque noir de pins,
La bruyère lui fait une ceinture rose,
Jusqu'au pied verdoyant que la rivière arrose,
Au flanc, les moissons d'or s'étalent en gradins.

Contre son vaste écran qui préserve des bises,
S'attarde le soleil même au creux de l'hiver
Et fait au fond des bois, sous un climat de fer,
Une tiède oasis où Fraize s'est assise.

Qui m'eût dit quand j'allais jouer à Robinson,
Humble mont de chez nous, en ta sylvie profonde,
Que la victoire un jour, pour en emplir le monde,
À son aile de flamme accrocherait son nom ?

Car tu fus le rivage où la voix fatidique
A dit au flot vaincu : « Tu n'iras pas plus loin ! »
Et le rempart sanglant où se brisa le coin
Qu'enfonçait dans nos chairs le bourreau germanique.

Sur les pentes du Lange, ô frères pastoureux !
Pensez aux fils de France endormis sous la terre :
Parlez tout bas ainsi que dans un sanctuaire,
Et craignez de troubler les ombres des héros.

1^{er} février 1924.

1 Appelé aussi le Mandray. C'est sur son sommet qu'en 1914 l'invasion fut arrêtée dans cette partie des Vosges.

LE COUARAIL

Quand l'hiver nous laissait tous nos soirs disponibles,
Dans les temps fortunés où nos hameaux paisibles
Ne connaissaient encor l'usine ni le rail,
Pour les « loures », chacun ouvrait à tour de rôle
Son « poêle » où voisins entraient sans protocole
S'asseoir au « couarail ».

Descendu des « chezeaux », voici venir le groupe
Et des fendeurs « d'essis » et des tisseurs d'étoupe,
Les « marquaires » traînant des odeurs de bercail,
Boquillons et schlitteurs, fils de la sylvie bleue,
Et que fait en famille, accourir d'une lieue.
L'attrait du couarail.

Puis voici la jeunesse à rire disposée :
Les « boubes », du hameau dont la blaude empesée,
Sur leur torse bombé, met des reflets d'émail ;
Sous leur bonnet lorrain, sémillantes, gentilles,
Dans un bruit de sabots, voici les jeunes filles,
Les fleurs du couarail.

La « taque » où des lions soutiennent un cartouche,
Ou le fourneau bourré de sciure et de souches,
Fait ruisseler les pleurs le long du vieux vitrail ;
Et pendant qu'au dehors la « montanière » gronde,
Combien paraît au cœur reposante et profonde
La paix du couarail.

Les vieux s'assoient en rond dans le brouillard des pipes ;
Les aïeules mouillant leurs doigts gourds à leurs lippes,
Font gaiement ronronner les rouets au travail ;
Les petits, dans un calme, un repos méritoires,
Attendent sagement, friands de ces histoires
Qu'on narre au couarail.

La pluie et le beau temps est le sujet classique
Qu'on entame d'abord ; de réplique en réplique,
On parle des moissons, des poules, du bétail,
On s'enquiert de la vie intime des ménages :
Brouilles, cancans, procès, naissances, mariages,
Charment le couarail.

Et quand chacun ayant, d'une façon allègre,
Placé son grain de sel, même un fil de vinaigre,
La chronique locale est revue en détail,
On daube sur le fisc, le moulin, la boutique ;
Sans trop s'aventurer, même à la politique,
On touche au couarail.

Puis l'ancien sur son front passant ses mains ridées,
Pour conter à son tour, rassemble ses idées ;
Comme un livre illustré dont s'ouvre le fermail.
Sa mémoire fidèle évoque les images
De cette ample légende écrite au cours des âges
Pendant le couarail.

Comme le bon vieux temps rend grand-père prolige !
Les « odes », les « rapports », n'allant jamais sans rixe,
« Dônages » et « tû-chien », pendaisons de cramail,
Se mêlent aux récits fantastiques de guerre,
Aux exploits des héros magnifiés naguère
Dans le vieux couarail.

Jamais la métaphore au discours ne vient nuire ;
Le patois, comme un rustre, a le droit de tout dire ;
Mais si le verbe sent quelquefois un peu l'ail,
Quand d'un geste fameux le récit se déroule,
Le saint enthousiasme électriseur de foule
S'allume au couarail.

Puis les « darous », les « trolls », les gnomes et les fées,
Sabbats dont les démons étaient les coryphées,
Puis la sorcellerie avec tout l'attirail
Des jeteuses de sort et des donneurs de fièvres,
Les striges, les « sotrés », « Culâ » têteur de chèvres
Font peur au couarail.

Parfois aussi du poêle on sort la lourde huche ;
L'orchestre du terroir alertement se huche
Sur le lit que dérobe une alcôve à ventail ;
Et l'antique crinclin ou le cornet sonore
Fait en larges lacets jusqu'à la prime aurore
Valser le couarail.

Quand les vieux plus rassis se retrouvent en nombre,
On se livre au plaisir, du brelan et de l'hombre ;
Et, le nez dans leurs jeux tenus en éventail,
Tous combinent leurs coups, puis, les cartes jetées,
De leurs rires bruyants, de clameurs dépitées
Troublent le couarail.

Mais déjà de l'étable un chant de coq s'élance ;
Pour réchauffer leur cœur et les munir d'avance
Contre la brume où court le frisson de l'aiguail,
L'hôte verse aux partants la goutte habituelle ;
On trinque à la concorde ; on choisit le « poêle »
Du prochain couarail.

Hélas! la guerre vint tout à coup nous surprendre ;
En nos hameaux le sort, dans le sang et la cendre,
A promené, quatre ans, ce lourd épouvantail,
Dépeuplant notre sol, nous ôtant le courage ;
Donnant le dernier coup à cet heureux usage,
L'antique couarail.

26 février 1920.

LES BURES

Lorsque l'hiver vaincu dans les vallons ruisselle,
Un cri monte qui met en rumeur les hameaux :
À la bure ! et nos gens au vieux rite fidèles,
Allument les brandons au revers des coteaux.

Chaque « graine » a donné sa torche ou son obole,
Pour cette œuvre où l'honneur du village est en jeu,
Aux quêteurs qui s'en vont en chantant : « camirgole » !
De foyer en foyer, lever l'impôt du feu.

Soufflant dans leurs doigts gourds, à travers les éteules,
Les marmots ont traîné le bois et le paillis,
Et, pendant huit jours pleins, édifiant la meule,
Ont dîmé les bûchers et pillé les taillis.

Sur la côte assombrie, elle se dresse noire,
Monument élevé pour la joie et qui fait
Penser aux hauts bûchers allumés dans l'histoire
Pour les forfaits fameux et pour l'autodafé.

Une clarté soudain dans la nuit vient d'éclorre
Où mille autres, alors, s'allument à la fois ;
La « bure » sur les monts met des lueurs d'aurore,
Et sa flamme de sang lèche l'ombre des bois.

Un souffle de terreur semble remplir l'espace
Au-dessus des vallons d'où se lèvent les yeux
Vers les sommets bruyants, les sommets où s'enlace
Le mystère de l'ombre au feu mystérieux.

LIS BURES

Quand lis hevîs fondants rouhhal das lis bessines.
In cri das lis hameaux mat tout è remoûmat :
E le bure ! et lis jens, selon lè mode ancîne,
Montât au haut dis rains où lis feus s'ellemat.

Chèque graine è denè sè wèle ou s'n obole
Po faire in pus bî feu que lis autes sahos,
Is galopis que vot chantant lè kemigôle
Et quatat po lè bure è pussant pa mauho.

E sofiant das lus dôs élodis pa l'ardène,
E trévî lis stoïos, de bô, de strè chajis.
Ils ot, wandlant heut jos, montè lè mûle piène
Dè dème dis halîs, dis smondes dis héjis.

Su lè holâie enfi haute et nare se drasse
Lè mûle, monumat è lè jôie ésoci,
Si strinje das lè neut, qu'è lè voyant a passe
E çales où retianl lis saints et lis sorcîs.

Vaci qu'enne kiatè su lè côte élemâie,
Mille feus è lû to sénat houfèr d'in cô,
Comme si l'air do jo spandu su lis semâies
D'enne fiame de sang lachit l'ombre do bô.

In frisso d'espavate la brut devale
E lè besse où dant l'euch lis jens levat lis œus
Haut-là dwa l'étadoûie où mailenant se male
Lo mystère dé neut au mystère do feu.

Pendant que la jeunesse oubliant les symboles,
Ignorant le passé sanglant et ténébreux,
Autour du clair bûcher danse des farandoles,
Rêveurs, sur les « réaux », se sont assis les vieux.

Chacun revoit en rêve incendiant les crêtes,
Ces feux qui s'allumaient au frisson des tocsins,
Dès que l'invasion, comme une hydre aux cent têtes,
De la Lorraine en sang se rouvrait les chemins.

Puis c'est, dans le recul mystérieux des âges,
Les aïeux, torturés par l'éternel effroi,
Autour des feux, fêtant de leurs clameurs sauvages,
Le dieu-soleil vainqueur des ténèbres, du froid.

Quand les brandons épars dispersés par les friches,
Reluisaient dans la nuit tels des yeux de félins,
Au logis, qu'embaumaient les beignets et les quiches,
Pour boire à l'amitié, s'assemblaient les voisins,

Tandis que les garçons attardés sur les sentes,
Grisés par la douceur de l'éternel refrain,
Allumaient dans les cœurs des vierges rougissantes
La flamme de l'amour dont leur cœur était plein.

Pendant que dans le soir s'ébauchaient les idylles,
Un cri fusait : Je dône ! et d'autres voix en chœur,
Aux noms des gars hardis enlaçant ceux des filles,
Divulguaient aux échos tous les secrets des cœurs.

De la que lè jé nasse è l'éronde dis biandts,
Réviant in duch pessè, chante dis trimazos,
Lis vîs, l'esprit hantè de dûs et de légendes,
Grîtus, se sot éhheus su lis piés dis réaux.

Das lû sèje ils voyat, élevès sulis faîtes,
Lis fonès s'espeurnant au sinau dis tocsis,
Quand chèque invasio comme eune hydre is cent têtes,
Das lo sang, de Lôraïne avout pris lis chemis.

Pis ç'a, das lo recul égreveinant dis èjes,
Notis ancîns que tant de crainches tourmentat,
Féant benian évo dis beulessees sauvèjes
Au slo que, comme in dû, rémeune lo bî ta.

Enfi, quand deusteurnis das lis treuhhes de côte,
Tèls dis oeus de markâ reluhât lis tîhos,
Lis wésis, po mainji lè chalande ou lis vêtes
Et boure au boun accord, ratrat è lè mauho.

Lis boubes ébachus édajis das lis cruses,
De triwène is coplets pa chèque èje repris,
Charmat lis tares cœurs dis béïesses spavruses
Et lis trinquat d'amour dot lûs cœurs sot répis.

D'in cô das lè neut dot l'ombre ne fait que crahhe,
Je dône ! brait quiqu'in ; d'outes féant chorus,
Pa kiopes élaçant lis gahhos et lis ghanahhes,
Lançat is qwète vats lis nas dis amourus.

Et la cloche, à la joie empruntant tous ses thèmes,
Là-bas, le long des ans, sans trêve bruissait ;
Aux douces unions succédaient les baptêmes
Et notre vieux pasteur bénissait, bénissait.

Le progrès sous sa roue a broyé nos coutumes,
Leur empreinte s'efface au cœur de nos enfants ;
Hélas ! je ne vois pas venir sans amertume
L'heure où le dernier feu s'éteindra sur nos champs.

Et je resterai seul à souffler sur la cendre,
Heureux si dans mes vers on trouve les reflets
Des lueurs que les temps virent des monts descendre
Sur l'homme frissonnant dans la nuit des forêts.

24 mars 1913.

Bîn vite a se matait ennsequan è ménèje,
Et lè kioche bès-là, lo grand de l'an branstiait ;
Lis baptèmes séwant de tot près lis mérièjes
Et, joïant, note vî curé beniait, beniait.

Lo progrès frache tout et vaci veni l'hure
Où pus rîn do vî ta ne virait is éfants,
Où je m'étads de wèr lè dérère dis bures
Klaine et triste se stède in sâ su notis champs.

Et je demourerai po sofièr su lè çade,
Bîn augrus si mis vers radat quique révi
Dis raides que dis hauts l'homme voyit dehhade
Quand lo slo dis bôs nars chessit lo rude hevî.

LE PATOIS

Quelle fut ma surprise, après ma longue absence,
Rentrant chez nous, d'entendre, enlaidi de gros mots,
Torturé, travesti, le clair parler de France,
Au lieu du vieux patois, aux lèvres des marmots.

À la façon d'antan, dans mon pays, personne
Ne veut plus me répondre, et je souffre de voir
Mourir dans l'air des monts le verbe âpre qui donne,
Lorraine, à ta pensée, un accent de terroir.

Il fut l'enchantement de mes jeunes veillées,
La voix de l'ancien temps, celle de la maman,
Du père, des chers vieux, âmes qui sont allées,
Ayant parlé français au bon Dieu seulement.

Dans les bois endormis sous la voûte clémente,
Où je cherchais la paix dans le calme des soirs,
C'est lui qui traduit la plainte véhémence
De mon cœur de vingt ans qu'ont trahi tant d'espoirs.

Sur la porte rustique où la jeune « béïesse »
Selon l'usage ancien reconduit son veilleur,
Il perdait son tour gauche et sa verte rudesse,
Et l'amour le rendait éloquent et charmeur.

Aussi, dans les longs soirs où la mélancolie
Visite mon exil, en mon cœur je l'entends
Vibrer comme un écho de ma rude patrie,
Comme un appel des morts qui monte au fond du temps.

LO PATWES

Je feus, éprès avou vouïéji bonne pèce,
Bïn ébaubi d'oï, quand je ratreus étan,
D'in français boriaudè se srevi notis rèces
Au leu do vî patwès qu'a pâlait ennsequan.

C'ir in frut élaçant dè tire de Lorraine,
In hertèje venu drât de notis ancïns ;
Et je lègue è voyant qu'il n'in toci pahhaine
Que se sosieuse co de wadèr in svet bïn.

Il charmeut m'n'éfance et trompeut mè misère
Is loures, is cwérails ; c'ir lè wè de mis sûs,
Dis tares vîs pwatis, père, moman, grand'mère,
Awant praquè français seulemat au bon Dû.

Das lis bôs dremant zos lè versure dadiante,
Où de neut m'n humeur sauvèje me poutait,
C'ir co le que radait lè piandesse loquente
De mo cœur de vèt ans que lè vie égrîtait.

Su l'euch où chèque sâ lè béïesse ébachuse,
Selon l'usèje ancïn remeune so galant,
Il pedait sè rudesse et sè mine horsuse
Po deveni fiétrât ét se motrer éblant.

Quand, de neut tot pwa mi, remwat mis sovenances,
Il sine das m'n ème, et tocou s'y malat
Dis besses, dis hautous, lis lantes restinances
Evo l'épel dis moûts montant dis crûs do ta.

Je t'aime, car tu fus, comme le pain de seigle,
Fait à notre gosier, ô voix de ma maison !
Mais l'école m'ayant aussi dicté sa règle,
Mon cœur parle patois et français ma raison.

Le français, c'est la porte ouverte sur le monde,
Où soufflent tous les vents qu'enfante l'infini ;
Le patois, c'est la baie où la verdure abonde,
Donnant sur le jardin où nos jours ont fleuri.

C'est le français qui jette en la mêlée humaine
Ces appels que toujours nous avons entendus ;
Mais notre vieux dialecte est la voix plus lointaine
De la terre, du sang et des siècles vécus.

J'espérais voir rester, au cours futur des âges,
Le patois au français immortel enlacé ;
Mais notre livre est clos ; sur ses dernières pages,
Ce dernier vestige est lentement effacé.

Nous irons maintenant, pris à la même cangue,
Pour le même idéal refrénant nos instincts,
Comme un troupeau, bêlant tous dans la même langue,
D'un uniforme pas, vers les mêmes destins.

Mes neveux sauront s'en accommoder peut-être ;
Quant à moi j'ai l'horreur de l'uniformité ;
J'héritai des aïeux qui vécurent sans maître,
Et je porte en mon sang mille ans de liberté.

8 août 1909,

Comme pain de treumsau t'a fait po note gouje,
Et je t'aime, pâler de me pore mauho ;
Mais j'ai lè marque aussi que l'écôle nos fouje ;
Mo cœur praque patwès et français me raho.

Lo français ç'a lè poute éveude su lo monde
Où sofiat tous lis vats trévîhant l'édalan ;
L'aute a lo guinchena que lè wahhure éronde
Et que rwète lo meix où notis jos colant.

C'a lo français que fait, das l'humaine malâie
Lis lâjes remoûmats dot je menas lo bran ;
Lo patwès a lè wè, das lo ta reculâie,
D'in sang que feut hadi, d'in pessè que feut grand.

Il m'éraut fait boun wèr das lo corant dis éjes
Demourèr élaici lo français au patwès ;
Mais note live à kio ; note pore languèje
Cède aussi zos l'éfoût d'in soi dehhant progrès.

Lè même hhnôle au cô, po lè même visâie
Deléhhant çu qu'a note, au troupé réunis,
N'awant pus qu'enne longue et pus qu'enne passâie,
Je vos n'allèr tortus dwa même deveni.

Mis feus se pourrot bin è svette lwè soumatte ;
Mais mi jmâ n'ai pévu haï drât das ïn rang ;
J'hériteus dis ancïns que viqueunnet sna mâte,
Mille ans de liberté que j'ai co das lo sang.

LE PINSON

Ô cher petit pinson, oiseau de mon pays !
Voilà que ton chant clair vibre devant ma porte ;
Ma pensée attendrie aussitôt se reporte
Vers le vallon caché d'où nous sommes partis.

Tous les ravissements que prête la musique
Au cœur illuminé par l'art et par la foi,
N'égalent jamais les attraits qu'ont pour moi
Les accents familiers de ton refrain rustique.

De mes printemps n'as-tu point fêté le retour ?
À l'ombre des grands pins où mon toit se dérobe,
Ton organe puissant n'a-t-il pas charmé l'aube
Où mon cœur de vingt ans s'éveillait à l'amour ?

Quand rien n'annonce encor la proche délivrance,
À travers la rafale où le printemps glacé
Combat encor l'hiver, splendide, hérissé,
Le premier dans le val tu chantes l'espérance.

Alors quittant son feu, le marcaire dispos
Rend à la liberté la mugissante aumaille ;
Et la grive jalouse apprête dans les tailles
Son organe rouillé par dix mois de repos.

Alors du sapin noir glissent les housses blanches ;
Un long frisson parcourt les sous-bois ténébreux ;
Le dégel en torrents change les chemins creux,
Et la sève des monts s'élève dans les branches.

Le rossignol frileux ne vient pas jusqu'à nous ;
Tes frères, quand au bois souffle la « montanière »
Abandonnent en chœur la combe hospitalière
Et s'empressent de fuir vers des climats plus doux.

Toi seul restes fidèle à la terre natale.
Car toi seul as le cœur assez chaud pour lutter,
Pour croire dans l'hiver au retour de l'été,
Pour préférer la mort à la fuite automnale.

Tu nais, tu vis, tu meurs dans le même taillis,
Attaché comme nous à ta rude patrie ;
C'est pourquoi l'âme vibre, à ton chant attendrie,
Ô cher petit pinson, oiseau de mon pays !

23 mars 1922.

LE GÉROMÉ

Dans le soir retentit le cri des pastoureaux
Et le concert joyeux des fouets et des sonnailles ;
À l'étable, traînant son pis lourd dans la paille,
La vache au ventre rond revient des pâtureaux.

Alors au flanc des monts la ferme se réveille ;
Escorté par les chats, portant ses seaux de bois,
Le marcaire s'en vient, et bientôt sous ses doigts
On voit le lait jaillir et mousser dans la seille.

Le précieux liquide aux présures mêlé,
Est soumis lentement à la chaleur de l'âtre
Jusqu'au moment où comme une nappe d'albâtre,
Dans les chaudrons d'airain s'étale le caillé.

Le laitage s'égoutte et durcit dans les « trottés »,
On ajoute du sel et parfois du cumin ;
Quand de la cave obscure ils prennent le chemin,
Les matons sont déjà moulés en blanches mottes.

La fermière à son œuvre, et loin de tous regards,
Met la dernière main ; la pâte s'élabore ;
La croûte lentement s'épaissit et se dore ;
Et le fromage naît de ces longs avatars.

Attrayant au regard, au goûter délectable,
Comme un soleil couchant, rutilant et pourpré,
Imprégné des senteurs des chaumes et des prés,
Ainsi ce roi des mets apparaît sur la table.

Aux filles de nos monts il donne un teint de lait ;
S'ils sont braves et forts, c'est que nos fils en usent ;
Et si de boire dru les « plainards » les accusent,
C'est que parfois il est copieusement salé.

Pour comprendre combien on l'aime et le révère,
Il faut avoir goûté notre hospitalité
Et s'être assis un soir de « loures » à côté
Du fromage encadré de flacons et de verres.

Aussi quel montagnard osera me blâmer
D'avoir tenté de faire en mes vers ton éloge,
Toi qui portes au loin le renom de nos Vosges,
Doux produit de mon sol, onctueux géromé !

5 janvier 1928.

DANS LE SOIR

Les rayons des cités lointaines
De la nuit vrillent le front noir ;
Les souffles pesants des géhennes
Lentement tombent dans le soir.

C'est le moment où dans le vague
Le monde réel est noyé,
Où le rêve émancipé vague,
Tel, dans l'azur, l'aigle éployé.

C'est l'heure où la lune veloute
De tes monts le dos sinueux,
Ô terre natale ! où j'écoute
Ton murmure mystérieux.

Je viens, comme un enfant qui t'aime,
Repris aux charmes du berceau,
Cacher un instant mon front blême
Dans les plis verts de ton manteau.

Blotti sur ton sein, pauvre atôme,
Dans la nuit sereine emporté,
Je sens sur mon visage comme
Le souffle de l'immensité.

Combien sont négligeables choses,
Vus de si haut, vus de si loin
Les objets de nos vaines gloses,
Nos petits maux, nos petits riens !

Un moment j'échappe aux mensonges
Dont l'humaine raison m'étreint ;
En mon cerveau, chassant les songes,
Descend un calme souverain.

Ignorant le mal de connaître
Et le souci de tout savoir,
Ainsi devait le vieil ancêtre
Aux creux des monts dormir le soir.

7 septembre 1908.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
<i>Aux lecteurs</i>	5
La Forêt vosgienne	7
Aux Vosges !	8
Pays vosgien	9
Au Sapin des Vosges	10
L'Ancien	12
Un Solitaire	14
Les Eclaireurs	16
Rescapé	18
L'Ouragan	20
L'Exilé	21
Le Hêtre	22
<i>Lo Bobho</i> (poésie en patois vosgien, Haute-Meurthe).	23
Xéfosse	28
Paysage d'hiver	30
Fleur des bois	32
La Cascade	33
La Schlitte	36
Le Hags	38
Les Genêts	40
La Masure	42
La Camirgole (chant vosgien)	44
Le Lange	47
Le Couarail	48
Les Bures	52
<i>Lis Bures</i> (poésie en patois vosgien, Haute-Meurthe).	53
Le Patois	58
<i>Lo Patwès</i> (poésie en patois vosgien, Haute-Meurthe).	59
Le Pinson	62
Le Géromé	64
Dans le soir	66